

## INTRODUCTION

KAROLINA KATSIKA, DANIEL PELTZMAN ET PASCALE SMORAG

*Some folks like to get away  
Take a holiday from the neighborhood  
Hop a flight to Miami Beach or to Hollywood,  
But I'm takin' a Greyhound on the Hudson River line  
I'm in a New York state of mind.*

*Billy Joel, New York State of Mind, Turnstiles, 1976*

Dans ce pays d'immigration que sont les États-Unis, le phénomène d'urbanisation est particulièrement propice à un déploiement d'énergies, tant pour affirmer sa légitimité de citadin vis à vis d'une ville à laquelle « on appartient » que pour imposer une identité propre à laquelle d'autres n'appartiennent pas. Puisqu'elles accueillent, autant qu'elles les ostracisent, des populations venues d'horizons divers, les villes américaines ont fait de ces paradoxes et intérêts croisés l'affirmation même de leur richesse et de leur spécificité. Inclusion, exclusion, la morphologie de la ville états-unienne se décline souvent en termes contradictoires : centre(s) et périphérie(s), lieux de rencontre et espaces clos, ouvertures et discontinuités. Aux brassages culturels se greffent par ailleurs des enjeux imposés par une économie mondialisée accompagnant un néo-libéralisme triomphant. Développées sous l'impulsion d'un capitalisme à tous crins, les grandes métropoles américaines n'ont pas hésité à faire jouer l'argument géographique pour s'imposer, comme en témoigne par exemple la rivalité Los Angeles/San Francisco qui donne à la première son statut de ville « impériale » ; ou bien encore l'« atout » historique comme pour Chicago, capitale du Midwest ayant jeté un pont entre l'Est et l'Ouest du pays. De nos jours, les villes

américaines se voient défendre, les unes par rapport aux autres, les parts d'un marché mondial, mettant en avant leurs avantages : ainsi Miami joue-t-elle de sa « prérogative » latine pour gagner des marchés avec la Caraïbe et l'Amérique latine.

À l'heure des villes globales, on peut alors s'interroger à la fois sur les rapports individuels et collectifs à la ville, selon le concept de « citadinité » défini par J. Lévy et M. Lussault en 2003 dans leur *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*<sup>1</sup>, et sur les effets du néo-libéralisme comme agent de transformation urbaine et acteur de fragmentation sociale de l'espace métropolitain.

La citadinité, tout d'abord, induit une parole donnée à ceux qui habitent la ville. Ce sont en effet les rapports que ces populations entretiennent avec l'espace urbain qui priment et font de la ville une métaphore de la société, un discours, une réappropriation humaine, individuelle ou collective. Qu'il s'agisse de petites villes, de mégapoles ou de *edge cities* extra-nucléaires, se pose effectivement la question de la représentation de la ville telle qu'elle est vécue par ses habitants, au niveau des quartiers comme dans une globalité plus étendue qui transgresse les clivages régionaux. Parfois ces représentations peuvent être interprétées comme des signes de résistance, des images intimement liées aux sentiments de territorialité et d'appartenance, et donc d'identité. Comment s'expriment dans l'imaginaire, et dans la mémoire, ces visions ? Comment aussi s'échangent-elles ? La présence de diasporas qui se fondent dans la ville ou au contraire créent des enclaves quasi autonomes suscite ainsi des interrogations sur une continuité sans cesse repensée. Nourrie de ses souvenirs, parfois douloureux, la ville ressuscite à l'occasion ses vieux démons, mais aussi ses plus beaux rêves, transférant le réel sur le fictif, et à l'inverse, nourrissant son réel d'imaginaire. Bertrand Westphal, concepteur de la géocritique, explore ainsi la relation du lieu fictionnel avec le lieu réel, multipliant les regards et examinant l'impact du temps sur la perception de l'espace. Le territoire urbain américain ne cesse, il est vrai, d'inspirer, qu'il s'agisse d'artistes locaux ou venus d'ailleurs, de romanciers américains ou étrangers, tels Michel Butor, Jean Baudrillard, ou Blaise Cendrars. La mégapole états-unienne, ce sont aussi toutes ces productions cinématographiques qu'aime fabriquer la machine Hollywood quand elle met en scène des villes telles que New York (*Midnight Cowboy*), Los Angeles (*L.A. Confidential*) ou Miami (*Scarface*), que

---

1. Jacques Lévy et Michel Lussault, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, 2003.

l'on retrouve par ailleurs sur le petit écran *via* les séries télévisées, avant tout policières, telles *NYPD*, *Boston Legal*, *Miami Vice*, *CSI Las Vegas*, ou *The Sopranos*, par exemple. Au-delà du caractère proprement urbain d'un espace (son urbanité), c'est ainsi la réappropriation, réelle ou imaginaire, de cet espace par les citoyens qui participe de la « citoyenneté » de la ville américaine. Au-delà des manières de « vivre la ville », tel que pourrait s'entendre le concept d'urbanité<sup>2</sup>, ce sont les représentations et les constructions identitaires des habitants, véritables acteurs sociaux, qui ne cessent de renouveler et de réinventer l'espace urbain.

Dans notre vision, le néo-libéralisme qui se réfère à des pratiques libérales fondées sur une confiance dans le marché comme régulateur économique, implique une intervention minimale de l'État au profit du secteur privé. Si le terme *néo-libéralisme* est utilisé avec des acceptions variables<sup>3</sup>, les usages s'accordent sur le renouvellement (*neo*) d'une idéologie économique favorisant une grande liberté de commerce et de mouvements de capitaux (*capitalisme*), avec dérégulation des marchés, réduction du rôle de l'État, des dépenses publiques et de la fiscalité des entreprises, privatisation des entreprises publiques et abaissement du coût du travail. En effet, depuis la fin des années 1970 et le début des années 1980, notamment sous les gouvernements de Margaret Thatcher au Royaume Uni et de Ronald Reagan aux États-Unis<sup>4</sup>, la dérégulation des marchés, la libre-concurrence et la mondialisation se sont imposées comme les composantes d'un système devenu dominant dans le monde occidental. Si le dynamisme du capitalisme à l'œuvre dans les villes américaines s'inscrit dans cette mouvance, il influe sur le processus d'organisation de l'espace urbain, tout en créant parallèlement, et durablement, une zone de sous-consommation, avec son caractère aliénant et ses allures de Tiers Monde. Ces divisions socio-spatiales ne sont pas sans conséquence sur la persistance d'un écart entre quartiers (re)valorisés et territoires laissés pour compte. Le « droit » à

---

2. Si J. Lévy et M. Lussault ont établi une distinction entre urbanité et citoyenneté dans leur *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, certains urbanistes et géographes ne différencient pas nécessairement ces deux notions.

3. Cette ambiguïté serait due à la différence sémantique du terme « libéral », qu'il soit employé en Europe ou en Amérique du Nord. On pourra notamment lire Puel Hugues, « Le néolibéralisme, modèle économique dominant », *Revue d'éthique et de théologie morale*, 1/2005 (n°233), p. 29-51, <http://www.cairn.info/revue-d-ethique-et-de-theologie-morale-2005-1-page-29.htm>

4. Les Anglo-Saxons semblent en avoir été les précurseurs.

la ville oppose alors plus qu'il ne rassemble les communautés et les individus eux-mêmes ; il met face à face les politiques municipales ou territoriales et les gouvernances associatives, les intérêts personnels et les ambitions des marchés financiers.

La question du paradigme de la ville américaine s'articule, on le comprend, sur une possible permutation des modèles et des perceptions. Y a-t-il une ville américaine modèle, réelle ou rêvée, une ville aimée ou honnie ? Comment les populations urbaines résistent-elles aux lois sans appel de la mondialisation, et comment *a contrario* s'en font-elles les chantres inconditionnels ? Oscillant entre ces pôles et se jouant de l'ambivalence attraction/répulsion, la ville américaine devient alors le lieu d'innombrables « je t'aime, moi non plus ». Cet ouvrage se propose d'apporter des éléments de réponse à ces questions, en croisant les regards sur la question de l'appropriation spatiale et celle de la transmission des identités urbaines dans un contexte de mondialisation économique. Tout en portant une attention particulière à la fluidité ou à la rémanence des représentations liées à la ville, ce recueil tente de mettre en lumière les processus d'organisation et de construction de l'espace urbain, territoire d'ici et d'ailleurs inscrit dans la mémoire collective et individuelle de chacun. Issus d'horizons variés – géographie, sociologie, histoire, civilisation américaine, littérature, arts cinématographiques –, plusieurs spécialistes de la ville se sont ici interrogés, chacun à leur manière, sur l'évolution et la représentation de la ville américaine, en insistant sur la transgression à l'œuvre dans le milieu urbain. De ces interprétations d'espaces où « le local et le global » mondialisés cohabitent, on pourra saisir le caractère complémentaire, incohérent parfois, renouvelé toujours, de la nature urbaine. Ainsi, à l'hyperpuissance des marchés et au capitalisme débridé, les ressources et le génie humains tentent de proposer d'autres lectures. L'approche interdisciplinaire de cet ouvrage, qui n'est pas sans refléter la diversité des vécus dans ces espaces métropolitains, sert ainsi de cadre à une réflexion menée sur la complexité de la ville américaine contemporaine.

Le premier chapitre consacré au dynamisme néo-libéral en milieu urbain aux États-Unis s'ouvre sur une analyse de l'industrie cinématographique de San Francisco. Comme le confirme l'étude de **Frédéric Leriche et de Jasper Rubin**, cette ville californienne héberge de grandes sociétés de production montées sous l'impulsion de célèbres metteurs en scène tels que Francis Ford Coppola, Clint Eastwood et George Lucas. Si la ville s'impose ainsi parfois au détriment de sa rivale hollywoodienne, ceci

s'explique également par la présence, dans la proche Silicon Valley, d'entreprises de hautes technologies dont l'industrie cinématographique est très friande. Les autorités municipales ont par ailleurs facilité le développement de studios, puisque ces derniers, choyés par la Ville, fournissent de nombreux emplois aux San Franciscains. La gestion de la politique urbaine a ainsi été adaptée afin d'y favoriser l'accueil de ces nouvelles sociétés de production. Les auteurs s'interrogent alors sur un développement qui, au-delà d'un apparent épiphénomène, prouve une réelle concurrence avec les célèbres studios de la grande rivale historique qu'est Los Angeles. Mais plutôt que de s'y opposer, les sociétés de production de San Francisco misent sur une politique de coopération. Si collaboration et rivalité à l'échelle mondiale il y a, les États-Unis en semblent les précurseurs, comme l'explique **Cynthia Ghorra-Gobin**, dans son étude sur l'évolution des grandes métropoles américaines. Leur ouverture sur des marchés à l'échelle planétaire a fait subir aux villes et à leurs banlieues des transformations économiques majeures, poussant même certains à parler de véritables révolutions urbaines. Dès lors, plusieurs questions se posent. S'agit-il à proprement parler de « révolutions » ? Ces transformations sont-elles responsables des phénomènes de décentralisation et de recentralisation au sein de l'espace urbain ? Après avoir passé en revue plusieurs conceptualisations sur la ville états-unienne, l'auteur poursuit son argumentation en s'intéressant tout particulièrement aux *global city-regions* que sont devenues les mégapoles américaines. Malgré leurs distinctions, ces approches de la ville *made in USA* montrent toutes l'abandon du schéma de la ville traditionnelle et de sa banlieue au profit de centralités multiples se développant autour de la ville historique, comme par exemple ces *edge cities* ou *ethnoburbs*. C. Ghorra Gobin conclut son analyse en prouvant à quel point les enjeux économiques et politiques, à un niveau local et fédéral, sont responsables de ces mutations, un phénomène malheureusement accompagné d'inégalités sociales et raciales. On voit ici comment la mondialisation agit sur les mutations urbaines. Passée d'un statut de village de pêcheurs à celui d'une ville globale précisément, Miami est au centre de l'étude entreprise par **Bénédictte Sisto et Janine Lemaire**. Les auteurs retracent dans ce troisième article l'ascension économique et financière de cette métropole devenue, en l'espace d'un siècle, un pôle commercial et financier majeur grâce notamment au commerce international. Fondée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Miami développa rapidement son économie, mais la fièvre du profit sans limites des années

1920 fit éclater la bulle spéculative, ruinant professionnels de la finance et amateurs en bourse. Les années 1950 lui apporteront à nouveau un essor économique, grâce au développement hôtelier et touristique, comme à Miami Beach, image et symbole du « rêve américain ». Parallèlement, sous l'impulsion d'une immigration latine et en particulier cubaine qui diversifie et internationalise son économie, Miami est devenue la plaque tournante des échanges commerciaux entre les États-Unis et l'Amérique Latine. Cette transformation de l'apparence et du caractère de la « capitale de la Caraïbe » se traduit par une « manhattanisation », à savoir une construction dense de hautes tours, particulièrement dans les quartiers de Downtown et de Brickell. S'attachant précisément à prouver combien les mécanismes du marché et de la spéculation immobilière modifient le paysage urbain des villes américaines, **Pascale Smorag**, dans son article sur la toponymie de Miami, s'intéresse également à cette mégapole de Floride qui multiplie les signes d'opulence et de dynamisme économique. Depuis les années 1990, Miami s'affirme en effet comme la « Porte des Amériques », une identité construite autour de son développement culturel et de sa croissance financière. Les noms des lieux y traduisent ainsi tout naturellement des ambitions et des aspirations de reconnaissance hors normes, comme en témoignent ces résidences *Apogee Beach* ou *Quantum On The Bay* proposées à la vente. Ainsi s'opèrent au rythme trépidant des investissements financiers tous azimuts les transformations du tissu urbain côtier. Ne pouvant s'offrir ces habitations au luxe souvent tapageur, les populations moins fortunées restent cantonnées bien loin des rêves tropicaux de Miami, reléguées dans des zones à la nomenclature *a contrario* bien insipide. Cette étude sous-entend également le rapport, toujours inégal, entre de puissants décideurs économiques et des populations prises au piège d'une surenchère à la consommation. Dans le dernier article de cette partie, **Charlotte Recoquillon** s'interroge sur la *gentrification* de Harlem, quartier de New York qui subit une transformation notable, due notamment à l'expansion de l'université Columbia, au développement du tourisme et à une politique culturelle incitée par les autorités, de concert avec les investisseurs. Ainsi les habitants de Harlem sont-ils confrontés à un embourgeoisement qui peu à peu transforme leur secteur en zone résidentielle où s'installe progressivement une population aisée. Longtemps espérée, cette amélioration ne bénéficie néanmoins que peu à ses habitants traditionnels : au contraire, les prix exorbitants de l'immobilier les éloignent de leur quartier. Si la réussite et l'élitisme associés à l'université Columbia ont

permis à cette dernière de s'assurer le soutien de la municipalité pour son expansion, les protestations de la population locale se sont, elles, heurtées aux intérêts économiques d'un enjeu qui les dépasse.

À la lumière de ces diverses approches, on constate à quel point l'intervention des financiers conditionnent l'évolution et la transformation de l'espace urbain. Ce développement économique nourri d'une idéologie néo-libérale permet l'éclosion de nouvelles activités économiques et culturelles qui vont, elles aussi, transformer la structure urbaine. D'un côté, ces investissements permettent la réhabilitation de quartiers tout en protégeant le patrimoine. D'un autre côté, ils conduisent à un inévitable processus d'exclusion, obligeant les habitants traditionnels à les désertir. Les enjeux financiers redessinent ainsi des secteurs entiers de la ville, avec des conséquences souvent désastreuses pour la population, comme de fréquentes pertes d'identité.

Comment ces habitants vivent-ils la ville ? Comment s'y inscrivent-ils sur le plan social et relationnel ? De quelle manière la parcourent-ils, à la fois dans le dédale de ses espaces ou dans la représentation qu'ils s'en font ? Les relations des individus avec la ville ainsi que l'adaptation (ou l'inadaptation) à un environnement soumis à une économie de marché débridé, sont précisément au centre de la deuxième partie de cet ouvrage. Ce chapitre explore en effet la façon dont les relations interpersonnelles des habitants des villes états-uniennes évoluent sous l'influence du capitalisme urbain et d'une gouvernance néo-libérale affirmée. Dans un premier article, **Nathalie Roelens** entreprend une analyse de l'urbanité des métropoles états-uniennes à travers le regard et les itinéraires d'écrivains français tels que Butor, Certeau, Nancy et Baudrillard. L'auteur s'interroge sur ces visiteurs prompts à critiquer « la folie de croissance » de l'Amérique, comme leur vision d'une Los Angeles apocalyptique et inquiétante. Des images de catastrophe d'une ville étendue comme une « coulée de lave », ainsi que des métaphores organiques sont évoquées afin de dépeindre cet *autre* urbain. La ségrégation spatiale à son tour est dénoncée comme autre effet de la société capitaliste inégalitaire sur l'espace urbain : l'absence de trottoirs à Los Angeles, ville motorisée à outrance, ne permet pas la marche. Quant au centre commercial, espace hétérotopique et sans passé, il confirme l'absence d'âme de la ville centripète, dilatée et sans centre, telle qu'elle semble perçue par ces Européens. Curieusement, comme N. Roelens en émet l'idée, l'antiaméricanisme trouverait aussi sa source dans les théories post-modernes *américaines*, à l'instar de l'historien et sociologue Mike

Davis, qui dénoncent elles aussi ce modèle économique et social. **Karolina Katsika et Clément Lévy** s'interrogent à leur tour sur ces fragmentations dans leur article sur le roman de Jean Rolin, *Le Ravissement de Britney Spears*, paru en 2011. En adoptant une méthodologie géo-critique, les auteurs suivent la manière dont le personnage principal arpente la ville de Los Angeles à pied. Cette vision pédestre met en évidence une organisation territoriale faite d'espaces de domination protégés et clôturés, et à l'inverse d'espaces délabrés et abandonnés. Cette découverte de la ville met en exergue la discrimination relative à la pratique de l'espace, avec d'une part l'automobile pour personnes aisées, et d'autre part une pratique piétonne pour les plus pauvres qui dépendent des transports en commun. Le personnage désœuvré erre alors dans une ville hostile à la marche tout en éprouvant la solitude de cette mégalopole tentaculaire. Dans un article où il explore l'espace souterrain de Los Angeles et de New York à travers les représentations cinématographiques, **Christophe Beney** ouvre les portes d'un monde où vivent, au-dessous de la surface de la ville, des communautés de parias refoulés par la société. L'utopie de « villes-carrefours » qui se vantent d'être des « villes-mondes » est alors déconstruite par leurs espaces souterrains (entre autres, leurs égouts) comme autant de matérialisations de l'espace psychanalytique, de réservoirs d'imaginaires, peuplés d'ombres et habités par l'angoisse. Au sein de ce monde dissimulé se découvre la peur de l'autre, du passé, du pauvre, de l'exclu, tous victimes d'un darwinisme social régi par la ploutocratie. Dans une géologie urbaine où se superposent différents espaces de vie, se retrouvent confinés au plus bas (et au plus profond) les individus rejetés par la société de surconsommation. Le tissu social s'en trouve déchiré et les relations interpersonnelles dégradées. La hiérarchie et la violence de classe jouent alors un rôle central dans l'organisation spatiale urbaine en influençant fortement les rapports entre les habitants des villes américaines. Avec un titre, « The Worm in the Big Apple », qui annonce les noirceurs de la mégalopole new-yorkaise, bien loin des paillettes d'Hollywood, **Zeenat Saleh** décrypte l'attachement du cinéma à New York. Dans cette ville si souvent portée à l'écran et qui fut le berceau des premiers tournages américains, des marginaux errent à la dérive, comme dans *Midnight Cowboy* (John Schlesinger, 1969), *The Panic in Needle Park* (Jerry Schatzberg, 1971) et *Taxi Driver* (Martin Scorsese, 1976). Même si l'on descend aux enfers sans espoir de rédemption dans cette jungle urbaine newyorkaise, on devine, malgré la violence, la drogue et l'innocence perdue, toute la fascination et l'amour quasi fusionnel de ces



cinéastes pour cette ville à nulle autre pareille. New York devient ainsi un symbole d'anticonformisme, un anti-Los Angeles par excellence, une résistance à la jungle urbaine. La ville offre en effet une authenticité prisée par les réalisateurs, même s'il s'agit de dépeindre la solitude, la traque, la faune humaine, la violence et les angoisses urbaines. L'aliénation engendrée par ces monstres urbains que sont les mégapoles américaines est analysée par **Marta Alvarez** dans son étude consacrée à l'écrivain espagnol Juan Francisco Ferré, auteur de deux romans dont l'action se situe aux États-Unis : *Providence* et *Karnaval*, respectivement publiés en 2009 et 2012. Les deux ouvrages décrivent des événements tragiques liés au 11 septembre 2001 ainsi qu'à la crise financière qui affecte alors les États-Unis. M. Alvarez démontre comment Ferré s'attache à décrire la transformation de l'espace urbain de ce début de vingt-et-unième siècle, à travers une nouvelle forme de capitalisme où l'individu subit des rapports de classe de plus en plus inégalitaires. Sur fond de verticalité urbaine, les deux romans de Ferré confondent sciemment les niveaux de réalité : à l'espace urbain « réel » se superpose un espace politique et économique, une perturbation née de la perte de repères subie par les populations urbaines américaines par ailleurs en proie à des obsessions sécuritaires. Toutefois, cette prise de conscience populaire laisse présager un sentiment d'espoir. Les transformations inquiétantes des villes contemporaines sont également le sujet abordé par **Suzette Ali** dans son étude de *Tarmac* de Nicolas Dickner. Résistance à la réalité matérielle américaine, la disparition imaginée de trois villes – Rivière-du-Loup au Canada, New York et Tokyo – fait ressurgir un certain mal-être contemporain. Parce que les angoisses vécues par les habitants des villes trouvent leur origine dans les mutations d'un monde à l'urbanité galopante, ces populations ne trouvent pas de lecture évidente, claire et convaincante de la ville. Dépeignant ces villes modernes devenues de plus en plus insaisissables, certains romanciers, comme le montre S. Ali, endossent le rôle de critiques face à un monde instable et sans repères. Ce roman canadien décrit ainsi des fins de monde nourries d'inquiétudes et d'extravagance qu'osent ceux qui n'ont plus rien à perdre. **Mehdi Dubled** clôt cette étude sur les répercussions du néo-libéralisme en offrant une analyse de la série *The Wire*, et plus particulièrement de la quatrième saison, dont l'action se situe dans les quartiers ouest de Baltimore fortement touchés par le chômage et la délinquance. Cette dernière saison repose principalement sur le rôle de l'école publique aux États-Unis dont chacun connaît les difficultés financières actuelles. L'auteur souligne les conséquences catastrophiques

des failles du système scolaire pour des jeunes tentés par l'appel de la rue et par la criminalité qui en découle. Si la série montre l'échec de l'idéal américain de prospérité et sert de plaidoyer face à l'inertie des pouvoirs publics, elle insiste paradoxalement sur l'importance de l'école comme laboratoire pédagogique, un espace où il est encore possible de réinventer sa relation à l'autre dans ces quartiers délaissés. M. Dubled conclut en ouvrant une perspective plutôt rassurante, évoquant le rôle joué par le cinéma et les séries télévisées outre-Atlantique, qui font par ailleurs l'objet de nombreuses recherches universitaires tant la réalité qu'ils décrivent se confond avec celle de la rue.

Comme ces études semblent le confirmer, les transformations démographiques et spatiales de la ville américaine, engendrées par une économie libérale mondialisée, se traduisent souvent par des fragmentations sociales mal vécues, des errances, des sentiments d'insécurité et une fragilisation pour des citoyens déjà laissés pour compte par le « développement » néolibéral. Ces relations violentes entre individus et aussi entre groupes communautaires, cette tension nourrie de l'aliénation de l'individu lui-même sont autant de visions inquiétantes pour *l'homo urbanus* européen observant l'Amérique.

La dernière partie de l'ouvrage, consacrée aux résistances urbaines, laisse entrevoir un certain optimisme nourri des initiatives citoyennes face au néolibéralisme, à la crise économique et financière, aux nouveaux flux migratoires ainsi qu'à la restructuration des villes. Ces différentes formes de participation à la vie de la cité apportent un éclairage sur la citoyenneté d'habitants devenus co-acteurs de la ville, y compris dans leurs pratiques ordinaires, prouvant le caractère fluide du tissu urbain. Ce chapitre s'ouvre sur une analyse du rapport de force qu'entretiennent les protagonistes de Wolfe, Kante et Kerouac, avec la ville. **Amélie Moisy** y décrit en effet les étapes de l'expérience urbaine vécues par les héros provinciaux de *Of Time and the River* (Thomas Wolfe, 1929), de *Ask the Dust* (John Kante, 1939) et de *The Town and the City* (Jack Kerouac, 1950). Dans leurs relations avec New York et Los Angeles, ces personnages affichent une masculinité tantôt primitive, tantôt maîtrisée, voire sublimée. Ils appréhendent la ville à la manière de demi-dieux sacrifiant au rite du passage d'épreuves les menant sur le chemin de leur vie. Pour ces héros agonistes qui ont fait de la ville un idéal, celle-ci pourtant va leur résister. Combattants des temps modernes en quête d'accomplissement personnel et d'amour, ils évolueront, frustrés par la ville mais aussi sous l'emprise de cette dernière, vers d'autres affir-

mations d'eux-mêmes, respectivement en tant qu'artiste, amant et sage. À travers l'analyse du film *A Bronx Tale* de Robert de Niro (1993), **Marie-Christine Michaud** décrit la résistance dans les années soixante de la communauté italienne de Belmont à New York. Celle-ci tout d'abord résiste à l'américanisation ambiante, puis à l'arrivée d'un nouveau groupe ethnique (en l'occurrence afro-américain). La communauté italienne vit en effet retranchée à Belmont, essayant de maintenir et de reproduire un mode de vie et des rapports sociaux inspirés de leur Italie natale. Cet équilibre apparent et fragile est toutefois perturbé par l'arrivée de populations noires qui vont remettre à la fois en question et en évidence le statut des immigrés italiens dans la société urbaine américaine, un statut hybride, mi blanc, mi « noir » : bien que blancs de peau, les Italiens vont se sentir régulièrement traités comme des Noirs, aussi chercheront-ils à s'en différencier, ce qui ne sera pas sans créer des tensions raciales à l'origine de nombreuses émeutes. Ce film peut alors s'interpréter comme une mise en abyme des violences communautaires, notamment dans les « villages urbains » que représentent ces enclaves ethniques, constituantes – et parallèlement en marge – de la société américaine. **Daniel Peltzman** poursuit cet examen des résistances urbaines par l'interprétation qu'en apporte Carey McWilliams, avocat et rédacteur en chef de *The Nation* dans les années cinquante. L'article retrace l'œuvre et les engagements de ce militant des droits de l'homme, auteur de nombreux ouvrages sur la Californie et en particulier sur Los Angeles. C'est ainsi que le journaliste prend fait et cause pour de jeunes Mexicains injustement accusés de meurtre lors de la fameuse affaire du *Sleepy Lagoon*. Quelque temps plus tard, il défend à nouveau des membres de la communauté mexicano-américaine lors des émeutes de 1943 à Los Angeles (*Zoot Suit Riots*). Entre-temps, cet avocat n'aura cessé de dénoncer la corruption des autorités municipales et leur arsenal répressif. Finalement, sa description des différentes formes de résistance nous fait comprendre pourquoi Carey McWilliams est encore de nos jours apprécié par des auteurs tels que Kevin Starr ou Mike Davis. Appréhendant les interrogations que suscitent les bouleversements urbains, **Antigone Moutchouris** rappelle l'importance de l'être urbain, tel que le définissent les sociologues américains. Avec ses flux et ses espaces, la ville américaine induit des comportements sociaux spécifiques, qui relèguent au second plan les relations humaines traditionnelles, comme par exemple celles basées sur la famille. Au contraire des logiques économiques, l'individu y développe des stratégies de contournement afin d'éviter la confrontation, tout en

établissant des relations sociales dictées par la spatialité et la temporalité. A. Moutchouris revient ainsi sur les quatre phases décrites par Robert Park dans sa définition de l'être urbain, à savoir la concurrence, le conflit, l'adaptation et l'assimilation. En proposant une réévaluation des travaux de la sociologie américaine, l'auteur démontre à quel point les résistances à l'intérieur des villes se font entendre (graffiti, contre-culture, dénonciations d'un espace qui ne serait qu'à vendre ou à acheter), prouvant l'importance de l'acte communicationnel entre individus, ainsi que l'opposition à une société de consommation et aux règles imposées par l'État. C'est par une approche plus théorique de l'étalement urbain de Chicago que **Laurence Gervais** clôt cette étude sur les mutations de la ville américaine soumise au néo-libéralisme. Au lieu d'une « simple » urbanisation, le schéma qui s'impose est celui d'une concentration polycentrique, ou métropolisation, caractéristique de l'Amérique. Longtemps citée comme ville paradigmatique de l'Amérique (École de Chicago), Chicago n'en reste pas moins un laboratoire social où se tissent des interactions spécifiques entre groupes ethniques. Si les résistances se sont manifestées par des confrontations entre les communautés de l'aire métropolitaine, elles permettent aussi de jeter un regard positif sur ces relations intercommunautaires : l'*ethnoburb* est ainsi progressivement réinvesti par les différentes communautés du quartier. L'auteur se pose également la question de l'existence d'un modèle de ville américaine (Miami et Los Angeles peuvent pareillement s'affirmer comme paradigmes), ce qui impose une lecture de ces villes à la lumière de leur histoire spécifique, ainsi que de leurs résistances, précisément, au capitalisme urbain et aux normes imposées par les différentes gouvernances.

Les éclairages apportés par ces derniers articles situent la ville américaine au-delà du centre stratégique sur lequel s'appuie le libéralisme économique. Dans cette optique, les villes ne sont pas nécessairement vécues comme invraisemblables ou insaisissables. Au mot d'ordre imposé par la toute puissance néo-libérale, il est possible de répondre par la contestation, l'initiative citoyenne ou par l'alternative communicationnelle. Cette réappropriation par les mobilisations et les solutions alternatives peuvent alors réinventer la ville pour en faire un espace commun, véritablement partagé, l'occasion de multiples « vivre ensemble ».